

*Amir Biglari  
& Geneviève Salvan  
(dir.)*

# F figures en discours

# AU CŒUR DES TEXTES

---

*Figures en discours*

# Au cœur des textes

Collection dirigée par  
Claire STOLZ (Université Paris-Sorbonne)

---

## Parutions récentes :

30. Dominique MAINGUENEAU, *Trouver sa place dans le champ littéraire*, 2016.
29. Anne-Marie PAILLET (dir.), *Albert Camus, l'histoire d'un style*, 2014.
28. Geneviève SALVAN, *Jean Rouaud, L'écriture et la voix*, 2012.
27. Marianne ALPHANT et Marie-Françoise LEMONNIER-DELPY (dir.), *Jude Stéfan. Une vie d'ombre(s)*, 2012.
26. Véronique MONTÉMONT et Catherine VIOLLET, *Archives familiales : modes d'emploi. Récits de genèse*, 2013.
25. Jean-Jacques QUELOZ, *Philippe Soupault : écriture de soi et lecture d'autrui*, 2012.
24. Anna JAUBERT, Juan Manuel LÓPEZ MUÑOZ, Sophie MARNETTE, Laurence ROSIER et Claire STOLZ, *Citations II. Citer pour quoi faire? Pragmatique de la citation*, 2011.
23. Anna JAUBERT, Juan Manuel LÓPEZ MUÑOZ, Sophie MARNETTE, Laurence ROSIER et Claire STOLZ, *Citations I. Citer à travers les formes. Intersémiotique de la citation*, 2011.
22. Geoffrey ZUFFEREY (dir.), *L'autofiction : variations génériques et discursives*, 2012.
21. Claire BADIOU -MONFERRAN (dir.), *Il était une fois l'interdisciplinarité. Approches discursives des "contes" de Perrault*, 2010.
20. Olga ANOKHINA (dir.), *Multilinguisme et créativité littéraire*, 2011.
19. Samia KASSAB-CHARFI (dir.), *Altérité et mutations dans la langue. Pour une stylistique des littératures francophones*, 2010.
18. Françoise SIMONET-TENANT, *Journal personnel et correspondance (1785-1939) ou les affinités électives*, 2009.
17. Jean-Michel ADAM et Ute HEIDMANN, *Le texte littéraire. Pour une approche interdisciplinaire*, 2009.
16. Salah OUESLATI, *Le lecteur dans les Poésies de Stéphane Mallarmé*, 2009.
15. Ridha BOURKHIS et Mohammed BENJELLOUN (dir.), *La phrase littéraire*, 2008.
14. Véronique MONTÉMONT et Catherine VIOLLET (dir.), *Le Moi et ses modèles. Genèse et transtextualités*, 2009.
12. Françoise RULLIER-THEURET, *Faut pas pisser sur les vieilles recettes. San-Antonio ou la fascination pour le genre romanesque*, 2008.
11. Lucile GAUDIN et Geneviève SALVAN (dir.), *Les registres. Enjeux stylistiques et visées pragmatiques*, 2008.
10. Aurèle CRASSON (dir.), *L'édition du manuscrit. De l'archive de création au scriptorium électronique*, 2008.

Amir Biglari et Geneviève Salvan  
(dir.)

*Figures en discours*

---

**AUCCEUR  
DESTEXTES**

n° 31

**a**  
academia  
L'Harmattan



Ouvrage publié avec le soutien de l'UMR 7320, Bases, Corpus, Langage  
de l'Université Nice Sophia Antipolis, membre de l'Université Côte d'Azur.

D/2016/4910/7

ISBN : 978-2-8061-0267-6

---

© **Academia-L'Harmattan s.a.**

Grand'Place, 29  
B-1348 Louvain-la-neuve

---

Tous droits de reproduction, d'adaptation ou de traduction, par quelque  
procédé que ce soit, réservés pour tous pays sans l'autorisation de  
l'éditeur ou de ses ayants droit.

[www.editions-academia.be](http://www.editions-academia.be)

## Figures de l'énonciation : les gestes discursifs du savoir

---

Dans le commentaire qu'il consacre au traitement de la métaphore dans la *Rhétorique* d'Aristote, P. Ricœur insiste sur la vertu de « figurabilité » attribuée par le philosophe grec à cette ressource de la *lexis* (terme grec pour *elocutio*, désormais préféré) : « “Placer sous les yeux” n'est pas [...] une fonction accessoire de la métaphore, mais bien le propre de la figure » (Ricœur, 1975 : 49). « Peindre », « faire voir », « faire image » (litt. : « mettre sous les yeux ») sont en effet les termes employés par Aristote (*Rhétorique*, III, 1411a-b) pour justifier la place des figures – au premier chef, de la métaphore – parmi l'arsenal des techniques de mise en forme du discours persuasif.

Il est frappant de constater à quel point ces choix terminologiques plaçaient d'emblée l'étude des figures dans une perspective pragmatique, plutôt que stylistique. La raison d'être d'une figure dans un discours persuasif est qu'elle participe pleinement du projet énonciatif global dudit discours (« faire voir »), plutôt que d'être un ornement périphérique de son énoncé. C'est un constat que le tournant pragmatique dans l'analyse des figures (au moins depuis Bonhomme, 2005) a déjà bien acté. Il nous semble cependant que le déport de la problématique stylistique vers un cadre pragmatique a peut-être coupé trop radicalement les amarres rhétoriques ; pour le dire autrement : en voulant tourner le dos à la tradition d'une rhétorique des figures qui en limitait la portée au domaine de l'*elocutio*, on a peut-être un peu vite oublié que, avant de connaître son drastique resserrement sur la mise en forme de l'énoncé figural, la rhétorique intégrait déjà l'étape de l'*elocutio* dans un parcours finalisé par l'horizon pragmatique d'une persuasion. Ce parcours oblige à lire les figures, comme toute autre trace verbalisée dans l'énoncé produit par l'*elocutio*, en rapport avec l'intention expressive d'où elles proviennent (« faire voir », par exemple). C'est de cette liaison retrouvée entre énoncé et énonciation dont veut rendre compte le glissement terminologique que nous proposons, de la *figure* au *geste*.

## 1. De la figure au geste

### 1.1. Archéologie conceptuelle

Cet ajustement terminologique consiste en réalité à renouer avec l'antique concept de *schēmata*. Sans être véritablement conceptualisé, le geste discursif se trouve plus souvent employé dans le commentaire philosophique, et plus particulièrement dans le commentaire des philosophes de l'Antiquité pour lesquels la rhétorique et la philosophie entrent en étroit rapport l'une avec l'autre<sup>1</sup>. Une traduction littérale (par Zangara, 2007 : 259, n. 4) d'un passage du *Brutus ou Dialogue sur les orateurs illustres* de Cicéron donne ainsi à paraphraser les *σχηματα* des Grecs par « sorte de gestes de discours » (*quasi aliquos gestus orationis*), ces mêmes *schēmata* que *L'Institution oratoire* de Quintilien, dans la traduction de Jean Cousin, donne à lire sous le syntagme « figures du discours ». Le *schéma* d'Aristote tient en effet, selon P. Sauvanet (1998 : 51), autant du geste corporel que de la figure de style<sup>2</sup>. Les *schēmata* peuvent être saisis selon les deux constituants de tout discours : le texte énoncé, où se repèrent les figures, et la pratique énonciative, dépendante d'une « attitude » générale, à la fois dessein et comportement, que l'on peut articuler en *gestes discursifs*<sup>3</sup>.

Ainsi qu'on peut le voir, la conception du geste discursif que nous proposons peut se réclamer d'une tradition large, quoique éparse. Le geste discursif est l'autre face de la figure de style, et plus particulièrement de ce type de figures qui se déploient sur plus d'un syntagme, sur une phrase, plusieurs phrases, voire un texte entier et qu'on appelle parfois « figures de pensée »<sup>4</sup>. La conception du geste

<sup>1</sup> Quelques exemples dans Piché et Lafleur (1999 : 266), Guérin (2001 : 266), Coulon (2004 : 38), Schiaritti (2013 : 163).

<sup>2</sup> Conception que l'on retrouve également dans le concept de *geste verbal* proposé jadis par A. Jolles (1972) : entre corps et texte, le geste verbal définit une « posture de composition » (Puglia, 2014 : 2), l'incorporation d'un principe de composition dans le discours.

<sup>3</sup> Il n'est pas sans intérêt de noter ici que, dans son essai *Figura*, Auerbach (1993) insiste d'emblée sur le fait que le latin *figura* « est dérivé directement du radical [*ingere*] et non pas du supin. [...] Cette formation spécifique exprime quelque chose de vif et de mouvant. [...] Le sens de forme dynamique n'est en aucun cas étranger à *skhēma*, mais *figura* accentue bien autrement cette composante de mouvement et de transformation ». Le terme « figure » paraît donc également intégrer *ab initio* une forte dimension conceptuelle « active ». On trouve d'autres conceptions de la figure comme émanant du corps et de ses gestes chez Barthes (1977 : 7-8) ; par ailleurs, c'est encore le terme de geste qui est choisi par J. Cavallès afin de rendre compte du *travail* mathématique alliant des signes à des idéalités (Cavallès, 1938).

<sup>4</sup> « Métalogismes » selon Groupe  $\mu$  (1970) ; « figures macro-structurales » selon Molinié (1997 : 223-sq.). Pour l'idée de « figures se déployant sur la totalité de l'espace énonciatif », voir Bonhomme (2005 : 29-31).

*Figures de l'énonciation : les gestes discursifs du savoir*

discursif active cette distinction proposée aux marges de la rhétorique (par Lyotard, 1971, dans le champ de la philosophie, reprise plus récemment par Zilberberg, 2010, dans celui de la sémiotique) entre le *figuratif* et le *figural*. Tandis que la figure possède un versant figuratif très affirmé, le figural donne forme à la pensée et montre de quelle pensée le geste est le soutien. Le geste discursif n'est en effet pas nettement circonscriptible dans l'énoncé, mais laisse saisir à travers des traces la manière figurale dont un discours progresse.

## 1.2. Archéologie terminologique

Quant à l'expression même de « geste discursif », ou celle voisine de « geste de discours », elle non plus n'est pas inédite et l'on en trouve même quelques attestations dans les sciences du langage. J. Peytard l'utilise dans un commentaire sur Bakhtine au détour d'une phrase où le vocabulaire de la psychanalyse nourrit celui du linguiste<sup>5</sup> ; le *geste discursif* y pointe un comportement langagier. F. Rastier emploie l'expression pour donner à entendre la signification globale des *Prolégomènes à une théorie du langage* de Hjelmslev comme un « geste de fondation »<sup>6</sup>. La dernière attestation que nous mentionnerons est aussi la plus éloquente, car elle est suivie d'une paraphrase explicative. Elle est due à C. Normand :

[...] appelons-le « *geste de discours* », soit l'emploi, dans l'échange intersubjectif, d'une forme commune se prêtant à des interprétations variables, explication, plaidoyer ou simple clin d'œil, dans tous les cas une adresse et une incitation à suivre, que suppose la co-présence des énonciateurs (Normand, 2006 : 19).

C'est ici la concomitance entre production discursive et interprétation qui appelle la connotation comportementaliste présente dans cette conception du *geste de discours*. Ainsi qu'on l'observe, que l'on soit en situation de communication effective ou différée, il est fait appel au discours comme *praxis* dans les trois occurrences mentionnées, et cette pratique n'est pas réduite à sa dimension matérielle, orale ou scripturale, mais est dirigée par des intentions générales, des schèmes d'action, des horizons d'attente<sup>7</sup>, des contraintes scéniques<sup>8</sup>, dessinant davantage un parcours qu'ils n'imposent une structure d'énoncés. C'est ce dessein praxéologique du discours que le concept de geste tente de

<sup>5</sup> « [...] et fait que ce soit l'Autre qui régit son geste discursif » (Peytard et Moirand, 1992 : 28).

<sup>6</sup> « Le geste de Hjelmslev est d'abord discursif, ou du moins peut être étudié comme tel, car l'*oratio* commande la *ratio* » (Rastier, 1997 : 141).

<sup>7</sup> Voir Jauss (1978).

<sup>8</sup> Voir Maingueneau (1993).

## FIGURES EN DISCOURS

saisir, en tant qu'il configure à la fois les partenaires de l'échange et la sémiose même du discours. Comme le suggère T. Maia, dans un recueil dédié au geste de l'art, « un geste serait avant tout ce qui *précède* la différence entre un contenu et une forme. Un geste, essentiellement, *donne forme* à un sens qui émerge » (Maia, 2014 : 86).

### 1.3. Pour une théorie du geste discursif

#### 1.3.1. Situer le concept de geste : entre séquence textuelle et acte de langage

Dans le but d'établir plus avant le concept de geste discursif, situons-le encore en fonction de deux autres concepts largement reçus en sciences du langage, celui de *séquence textuelle*, d'une part, celui d'*acte de langage*, d'autre part.

Le concept de *séquence textuelle* est introduit par J.-M. Adam en reprenant à la sémiotique narrative le postulat du découpage d'un récit en unités fonctionnelles enchaînées les unes aux autres et susceptibles d'une hiérarchisation compositionnelle (en périodes et séquences). Adam étend ce postulat à l'ensemble des textes, de quelque nature qu'ils soient, et donc à des textes également non narratifs (1990 : 9).

Le concept de *geste discursif* ressortit de la même hypothèse compositionnelle mais en l'appliquant non à l'énoncé textuel mais bien à son *énonciation*. Il ne s'agit pas de rendre compte du *contenu* du texte, mais bien des processus par lesquels un discours est alimenté et ordonné, produisant le texte énoncé et permettant de l'interpréter. Non pas le récit, donc, mais l'énonciation narrative, c'est-à-dire la *narration*, avec les fonctions propres à l'énonciation d'un récit. Parmi ces fonctions, la narratologie, au moins depuis Genette (1972) et jusqu'à Rabatel (2008), a centré son attention sur la focalisation, en faisant essentiellement du narrateur une instance percevante. Or, comme tout actant, il ne fait pas que percevoir : en narrant, il agit. Il s'agira donc de décrire un *comportement* selon lequel un narrateur procède au récit. Ce comportement se donne à voir comme un enchaînement de gestes, distinct de l'enchaînement des séquences et fonctions du récit. Par exemple, l'enchaînement *suspense-curiosité-surprise*, tel qu'étudié par Baroni (2007), relève de la narration, non des actions narrées. Qu'on pense également à la structuration en chapitres, quant à elle ordinairement peu étudiée par la narratologie classique (sauf précisément lorsqu'elle s'accompagne de changements de focalisation) : on peut y voir la trace d'un comportement narratorial particulier. La narration elle-même n'est donc

*Figures de l'énonciation : les gestes discursifs du savoir*

pas entendue ici comme un type de texte énoncé mais bien comme un type d'énonciation, ou plutôt, parce qu'il n'est pas nécessaire d'établir à l'avance une typologie, comme une possibilité de production et d'interprétation globale d'un discours. D'autres possibilités existent et l'on peut se contenter ici de reprendre, simplement à titre d'hypothèse de travail, les types recensés, sans prétention d'exhaustivité, par Adam (1992) : récit, description, argumentation, explication et dialogue. En fait, le concept de geste discursif doit permettre de tester, à sa manière, l'adéquation de tels « types de texte » en fonction des parcours discursifs qui se déploient dans des textes particuliers.

Le concept d'*acte de langage* a rarement été mis en application dans l'analyse des textes, malgré des vellétés allant dans ce sens, consistant à considérer des « macro-actes » (Nef, 1980) calqués sur les macro-actions de Van Dijk (1977) et souvent mentionnés depuis (Adam, 1990 : 103 ; Maingueneau, 1991 : 174), mais non véritablement développés. En proposant le concept de *geste discursif*, nous souhaitons reprendre l'hypothèse de Nef d'un macro-acte au niveau énonciatif tout en la déliant du cadre théorique des actes de langage et de la pragmatique linguistique, d'une part dans le souci, propre à la rhétorique actuelle (Amossy, 2000), d'étendre sa portée à d'autres discours que les discours à visée argumentative, d'autre part parce que, comme l'a montré l'analyse énonciative, la textualité offre aux gestes discursifs d'autres formes de saillance que les seules marques verbales d'illocution.

À l'instar de la figure, que l'on peut définir comme une saillance de l'énoncé<sup>9</sup>, le geste discursif sera ainsi défini comme une *saillance de l'énonciation*. En un mot-valise graphique, on pourrait dire qu'il manifeste un *dess(e)in du discours* : ou comment une amorce de sens, en production comme en interprétation, s'élabore en discours. Qu'on ne pense pas que le repérage des gestes discursifs se réduise à des gloses énonciatives : *que je vous explique, tel est le décor, je nomme ceci x, je définis y de telle manière, nous passons maintenant à, mon sentiment est que, je crois pouvoir vous annoncer que, figurez-vous que, dis-moi si tu penses que*, etc. La plupart du temps, de telles gloses s'absentent de l'énoncé, non parce que les gestes discursifs demeurent implicites mais bien plutôt parce que, dans la mesure où ils sont constitutifs du discours, ils n'y instaurent pas nécessairement de réflexivité.

<sup>9</sup> Voir en ce sens Bonhomme (2005 : 23-sq.) qui plaide en faveur d'une approche *ex positivo* des figures (les envisageant comme des schèmes discursifs balisant les productions verbales) et parle à leurs égards de « variations discursives saillantes » ou encore de « saillance figurale » (2005 : 258).

## FIGURES EN DISCOURS

1.3.2. *Le geste dans son cadre rhétorique*

Comme nous l'avons dit plus haut, la notion de *geste* permet de renouer avec le cadre conceptuel originel de la rhétorique (1.1.). Ce cadre prévoit notamment une articulation étroite entre l'*elocutio* et les phases antérieures d'élaboration du discours dont la mise en mots porte la trace verbale. C'est en tout cas l'une des hypothèses que nous voudrions creuser dans les analyses qui suivront (3.), en considérant les énoncés pour ce qu'ils révèlent des conditions de leur production. Nous rejoignons là les postulats désormais triviaux de l'analyse énonciative, mais reconsidérés à la lumière des cadres de la rhétorique ancienne.

Pour rappel, celle-ci organisait les étapes préalables à l'*elocutio* en *inventio* d'abord, et *dispositio* ensuite. Ces étapes sont centrées, pour la première, sur le recensement paradigmatique des preuves et, pour la seconde, sur leur agencement syntagmatique. Nous postulons qu'elles constituent, avec l'*elocutio*, les matrices énonciatives fondamentales à la lumière desquelles peuvent se comprendre les gestes discursifs. On considérera en effet que les choix formels de tout énoncé (tels que manifestés par l'*elocutio*) pointent, à des intensités variables, vers chacun de ces pôles, c'est-à-dire qu'ils dépendent d'un geste relevant tantôt de l'*inventio*, tantôt de la *dispositio*, tantôt conjointement des deux domaines. Quant à l'*elocutio*, elle constituera précisément le point où la notion de *geste* rejoint celle de *figure* : lorsque les formes de l'énoncé ne sont polarisées par rien d'autre que par les autres formes de l'énoncé, alors le geste coïncide avec sa propre trace et se dissout dans ce qu'on appelle traditionnellement une *figure*.

Si l'on accepte l'hypothèse formulée ci-dessus, à savoir que les différentes étapes de la production d'un énoncé sont guidées par des gestes discursifs, il en résulte que ces derniers sous-tendent nécessairement le *logos* dans toutes ses composantes. Les effets des gestes ne se limitent toutefois pas pour autant à cette sphère. Ainsi qu'on l'observera dans les études de cas ci-dessous (3.), ils irriguent les autres dimensions argumentatives et peuvent participer, plus ou moins directement, à la construction de l'*ethos* de l'énonciateur (3.3.4.) et à celle du *pathos* interlocutif (b., conclusion). En ce sens, les gestes, tout en imposant forme et sens à un discours, façonnent également l'énonciateur et l'énonciataire.

## 2. Gestes et discours scientifique

Nous avons choisi de mettre le concept de *geste discursif* à l'épreuve d'un corpus particulier, relevant du discours scientifique, et plus spécifiquement de la linguistique. Depuis quelques années, les travaux portant sur ce type de corpus se sont multipliés et ont ouvert de nouvelles perspectives, à la croisée de l'analyse du discours et de l'épistémologie<sup>10</sup>. Nous pensons que le concept de *geste*, avec la méthode d'analyse qui l'accompagne, peut enrichir ces perspectives.

Premièrement, l'analyse par gestes se fonde sur une grille qui transcende radicalement les partages institués entre le discours scientifique et les autres genres discursifs. En renouant avec le cadre conceptuel d'une rhétorique au sens large, elle permet de mieux mettre en lumière les ressources formelles et les effets de sens qui chevauchent les catégories génériques traditionnellement instituées.

Deuxièmement, la démarche promue ici tend à dépasser l'alternative entre la rationalité scientifique et les textualisations de la science. Entre la recherche (potentiellement normative) des conditions objectives de la communication du savoir et la déconstruction du dogme de la Vérité scientifique par sa dissolution dans les stratégies textuelles, il y a la place, croyons-nous, pour une rhétorique de la science qui éclaire les conditions textuelles des vérités scientifiques, c'est-à-dire qui envisage les discours en prenant au sérieux leur projet de connaissance et en cherchant dans les formes textualisées les traces d'une pratique de l'avancement du savoir.

De là découle le dépassement d'une troisième (fausse) alternative, entre sociologie des sciences et linguistique du discours scientifique. Si la production d'un tel discours ne se réduit pas aux logiques à l'œuvre dans la communauté des savants, elle ne peut se comprendre non plus par la seule description des choix linguistiques propres à ladite communauté. Le *geste* s'inscrit dans une zone terminologique et conceptuelle très benvenistienne, qui envisage les interfaces entre les ressources formelles et les usagers du système. Pour ce qui concerne les discours de savoir, cette interface est particulièrement cruciale, puisqu'elle concerne autant le rapport de l'individu à sa collectivité que celui des formes de vie aux normes épistémologiques. En cela et comme esquissé ci-dessus (1.3.2), le *geste* invite à renouer un dialogue, sans doute interrompu depuis le démembrement de la rhétorique, entre les sciences du langage, la philosophie et l'anthropologie, en se

<sup>10</sup> Voir notamment les bilans dressés par Rinck (2010) et par Tutin et Grossman (2014).

## FIGURES EN DISCOURS

situant au plan de questionnement suivant : comment l'homme est-il construit par les formes de son *logos*, tout en construisant dans le même temps, avec ces mêmes formes, son rapport au monde, aux autres et, en l'occurrence, à la vérité?

### 3. La gestualité en pratique : trois études de cas

#### 3.1. Présentation du corpus

Notre étude est de type qualitatif ; elle portera sur trois textes uniquement. La sélection à laquelle ce corpus est soumis, hormis qu'il relève de la discipline linguistique, est celle d'un genre : il s'agit d'articles publiés en revue. Par ailleurs, et toujours par souci de limiter autant que faire se peut l'intervention de caractérisations externes à celles que nous recherchons, les trois textes sélectionnés portent sur un même objet, à savoir l'accent linguistique. Les différences entre les gestes discursifs que nous repérerons entre les trois articles ne pourront donc être imputables à la différence des contenus ; du moins aurons-nous cherché à limiter cette différence, quoique les gestes discursifs participent à leur différenciation en discours.

L'étude des gestes discursifs dans les articles choisis doit permettre de répondre à ces questions toutes simples, en adhérant à la démarche de connaissance qui fut celle de l'auteur : *qu'y a-t-il à connaître de l'accent linguistique ? et comment procède-t-on à cette connaissance ?* Les gestes discursifs sont ainsi, dans le cadre de cette étude, des *gestes épistémiques* (ainsi que le sollicitent les *schémata* : des figures d'une pensée autant que des formations discursives). Cette étude a donc une portée épistémologique certaine.

Elle peut aussi avoir, quoique indirectement, une visée historique. Les dates de publication des articles sélectionnés sont espacées dans le temps par environ un quart de siècle : 1903, 1929, 1957-1958. Les références des articles sont les suivantes :

1. J. Le Gall, « Quelques recherches sur l'accent, le timbre et la quantité des voyelles dans le dialecte breton de Botsorhel », *Annales de Bretagne*<sup>11</sup> 19-2, 1903, pp. 249-266.
2. L. Tesnière, « L'accent slovène et le timbre des voyelles », *Revue des études slaves* 9-1/2, 1929, pp. 89-118.

<sup>11</sup> Les archives de la revue sont disponibles en ligne sur le portail Persée : <http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/revue/abpo>.

*Figures de l'énonciation : les gestes discursifs du savoir*

3. J. André, « Accent, timbre et quantité dans les emprunts du latin au grec postérieurs au III<sup>e</sup> siècle après J. C. », *Bulletin de la Société de linguistique de Paris* 53-1, 1957-1958, pp. 138-158.

L'espace dévolu ici aux analyses qui suivent nous contraint à les réduire à l'essentiel, en expurgeant de notre propos des éléments de contexte, de nuance et de citation, pourtant bien nécessaires.

### 3.2. Une description

Le premier article de notre sélection est articulé en deux parties, la première intitulée « De l'accent », la seconde, plus longue, « Du timbre des voyelles », et comporte encore deux niveaux inférieurs de sous-titres. En dépit de ce charpentage apparent, la structure de l'article pourrait cependant être mieux établie : certains sous-titres dont la typographie indique leur appartenance au niveau 2 ressortissent manifestement au niveau 3, d'autres, logiquement attendus, manquent, le plus étonnant restant que le titre semblait appeler un découpage en trois parties au lieu de deux, de manière à donner dans l'étude, après l'accent et le timbre, une place équivalente à la quantité des voyelles. Nous avons là de quoi dégager un premier geste discursif : celui d'une *structuration* de type systématique, mais boiteuse et lacunaire. Comment interpréter ce geste avec sa déféctuosité ? La structure systématique laisse entendre une *analyse*, et par-delà, une *théorie* susceptible d'en rendre compte. De cette présence théorique sous-jacente, il n'est pourtant fait aucune autre espèce d'allusion ; c'est à peine si le nom de Rousselot apparaît, presque incidemment, à la dernière page, bien que l'article, ainsi qu'on va le voir, soit à maints égards redevable aux *Principes de phonétique expérimentale* (t. I, 1897 ; t. II, 1901). Si cette structuration a un air négligé et n'affiche pas ce qui la justifie, c'est sans doute qu'elle ne constitue pas un geste discursif directeur. De fait, pour notre article, tout ce qui concerne la *dispositio* et l'*elocutio*, ce que J.-M. Berthelot appelle le « langage d'exposition » (Berthelot, 1996), à savoir la mise en place des arguments et leur mise en mots, semble n'avoir que peu de valeur. Comme le second mot du titre – *recherches* – l'indique d'emblée, c'est l'étape de l'*inventio* qui semble ici se donner à lire dans la rédaction ; l'emploi de *quelques*, déterminant ces recherches, entre d'ailleurs en contradiction avec l'effet de systémité induit par la structuration des sous-titres.

On reconnaît alors aisément que le geste discursif dirigeant la rédaction de l'article et relevant prioritairement du domaine de l'*inventio* est la *description*. Hormis deux brefs paragraphes introductifs (douze

## FIGURES EN DISCOURS

lignes), la totalité de l'article répond en effet aux règles de la description, moyennant ceci que la structuration permet de parceller le geste général en une multitude de petites cellules descriptives. Non systématiquement, la cellule est agrémentée d'un « graphic » (*sic*), c'est-à-dire une représentation des points de contact linguaux schématisée au moyen de hachures sur un dessin du palais. Rien ne vient conclure cette description. Le dernier paragraphe fait allusion à un cas non décrit mais signalé ailleurs, de sorte que l'article se referme sur « je n'insiste pas autrement » (p. 266).

Dans le champ du savoir, la description est un geste discursif conjoignant la donation de l'objet, son analyse et son exposition. L'énonciateur assume pleinement cette conjonction, lui qui peut se situer, à quelques phrases d'intervalle, aussi bien dans le temps de l'analyse (« [cet ø], je l'ai dans les mots... ») que dans un temps qui correspond à la fois à la donation de l'objet (« mon dialecte ») et à son exposition (« Je citerai dans mon dialecte »). La science accomplit ainsi un enregistrement du donné, le lieu où le donné préexistant et mis à jour par l'auteur se dépose, et la description accomplit cet enregistrement dans un texte. La *dispositio* qu'elle présente est pour partie due à un autre geste (la structuration en cellules) et pour autre partie conforme à l'expérience du donné comme à son expérimentation analytique (l'organisation interne à chaque cellule concorde avec les schèmes ontologiques et cognitifs propres à la division du genre en espèces – voir Bordron, 1991).

Il n'y a pas lieu de « démythologiser » ici un tel geste discursif, quand bien même son *credo* épistémologique paraîtra dépassé à beaucoup. Nous ne cherchons qu'à observer comment il se construit, par quels biais il se renforce ou au contraire se met en danger, et pour quels effets. De fait, le geste descriptif général est accompagné par une série d'autres gestes plus localisés. Nous ne mentionnons que ceux susceptibles d'application à d'autres textes du même type.

*L'exhibition technique* : il s'agit d'attester que la description scientifique produite se distingue d'autres modes de description, moins sûrs et plus subjectifs; d'où la référence à un appareil technique d'enregistrement, la présence de mesures chiffrées et de « graphics » (calqués sur un format graphique employé par Rousselot), l'usage d'un système de transcription phonétique (repris également à Rousselot), enfin quelques notes ébauchant un rapport d'expérimentation. Observons en outre que l'ouvrage de Rousselot n'avait paru que six années auparavant et que la publication de l'*Atlas linguistique de la France* (qui ne comprend du reste aucune étude sur le breton) n'avait commencé

*Figures de l'énonciation : les gestes discursifs du savoir*

qu'en 1902. L'exhibition technique de la description ne repose donc pas seulement sur la dépendance à une technique (instrumentale et analytique) mais également sur son actualité. La description est ainsi expérimentale aux deux sens du terme : par son *credo* épistémologique et par le caractère relativement inédit de ce type de démarche.

La *concession* : on rassemblera sous ce geste les marques énonciatives par lesquelles l'énonciateur rend compte des « cas de conscience », bien distinctes en cela des marques d'autorité. Cela va de l'emploi d'un *pourtant* (qui ne fait état d'aucune objection antérieure mais dépend simplement de la catégorisation structurant les cellules descriptives ; il n'y a donc pas, à proprement parler, de contre-exemples) à une note, ajoutée lors des épreuves, où Le Gall rend compte de contre-exemples donnés par un relecteur, qu'il désigne par son nom. Ces marques concessives ne sont pas capables de mettre en danger la description dans son ensemble car elles se bornent à pointer des éléments litigieux sur la base de l'observation et de la catégorisation du donné. Elles n'ont pas davantage l'argumentation pour finalité, quoiqu'elles fassent partie des moyens discursifs ordinaires dont dispose celle-ci. Ces marques de concession définissent un registre de discours : l'*expertise*. Le savoir-faire technique s'accompagne de l'exhibition de difficultés émergeant *dans le menu détail* comme autant de preuves du niveau élevé de précision recherché dans l'expérimentation comme dans la description qui en est faite. Ces marques concessives ne participent par conséquent nullement à la réflexivité d'une argumentation, comme elles peuvent le faire dans d'autres discours (Perelman et Olbrechts-Tyteca, 1988 : 646), mais renchérisse au contraire sur la continuité entre l'expérimentation et sa discursivisation, entre l'*inventio* et l'*elocutio*.

La *comparaison* : technique descriptive à part entière, elle situe l'énonciateur dans un champ d'interprétation que celui-ci cherche à anticiper. En l'occurrence, elle montre que le parler d'une commune du Finistère est, comme dans toute étude de dialectologie, à rapporter au standard français. Elle renvoie et appelle de ce fait à la constitution – en cours – de la discipline dialectologique.

L'*abrégement* : le caractère systématique de la description peut être tempéré, parfois même neutralisé, par l'inanité de la répétition et le manque de relief du donné (exemple : « Je n'ai rien de particulier à dire sur mon *a* », p. 259). Comme la comparaison, l'abrégement renvoie à une communauté scientifique pour et dans laquelle la description se normalise tout en s'effaçant devant la donation expérimentale.

## FIGURES EN DISCOURS

La *digression* : rare, brève et toujours en note, elle suggère que d'autres intentions peuvent venir déstabiliser la description, par exemple l'érudition et la versatilité d'intérêts de l'énonciateur. La conjonction entre *inventio* et *elocutio* ne peut évidemment pas être parfaite.

Les gestes discursifs qui viennent d'être évoqués montrent que la description, en dépit de ses apparences générales, ne se suffit pas à elle-même : elle doit se justifier, se situer et se rendre lisible, si du moins elle cherche à être aussi un geste épistémique. Ces justification et situation vont prendre, dans les articles qui suivent, une place grandissante, jusqu'à transformer du tout au tout leur geste discursif.

### 3.3. Une discussion

Le deuxième article de notre corpus adopte une gestualité que nous pourrions qualifier d'exactly symétrique à celle qui vient d'être évoquée pour l'article de Le Gall : c'est ici le geste de description qui, bien qu'affiché en surface, apparaît lacunaire et se trouve parasité et substitué, dans sa fonction directrice, par ce que nous nommerons une *discussion*.

Comme annoncé, la matière traitée par ce deuxième article est de même nature que celle du précédent, quoique la famille linguistique considérée change : il s'agit encore d'une étude phonétique portant sur l'accent et le timbre des voyelles, mais cette fois en slovène. Publié en 1929, l'article est signé par L. Tesnière (1893-1954), dont c'est la première contribution substantielle à cette revue, la prestigieuse *Revue des études slaves*.

Dans son propos liminaire, l'article s'annonce comme « purement didactique » : il faut entendre par là qu'il n'établira « aucun fait nouveau » et se bornera à rendre « clair » ce qui apparaît, aux yeux de nombreux slavisants, comme un phénomène compliqué. Le geste affiché ici est donc globalement celui d'une présentation, d'une *description* renouvelée de matériaux déjà bien connus – la description recevant ici une spécialisation de description *améliorée*.

Or, bien que le geste de description semble quantitativement le plus représenté au fil des pages, la présentation du plan de l'article laisse d'emblée percevoir que ce geste n'en est pas l'enjeu central, et que la perspective de son *amélioration* va prendre le pas sur ce qui semblait au départ la déterminer. L'auteur annonce : « Nous étudierons successivement les questions suivantes : 1° Accent ; 2° Position sous l'accent ; 3° Timbre des voyelles ; 4° Réflexes dans les parlars » (p. 89). On notera

*Figures de l'énonciation : les gestes discursifs du savoir*

ici que, par rapport à la structure duelle du titre (« L'accent slovène et le timbre des voyelles »), le plan ajoute deux items, dont le premier fait l'objet d'un commentaire : « La notion de "position sous l'accent" est importante pour l'étude du vocalisme slovène » (*Ibid.*). En qualifiant de « notion » une catégorie qui s'inscrit aux côtés de l'« accent » et du « timbre des voyelles », l'auteur en distingue la nature théorique, par rapport aux évidences empiriques auxquelles renvoient les deux autres étiquettes. En outre, cette notion est dite « importante ». Alors que la gestualité strictement descriptive ne prévoit pas de hiérarchisation entre les catégories de données organisant les paradigmes, pour autant que ces catégories épuisent ce qu'il y a à décrire, cette mention d'importance procède d'un geste *dialogique* qui inscrit le travail du linguiste en réponse à d'autres descriptions, qui n'auraient pas pris la mesure de cette « importance ». Quant à l'item « Réflexes dans les parlers », il ne fait l'objet d'aucun commentaire et sa place dans la paradigmatique descriptive reste dès lors à ce stade assez obscure. C'est un autre indice de cette gestualité qui, dans l'article, se superpose à la description : ce dernier item n'est pas tant une catégorie supplémentaire visant à organiser les données qu'une relance de la réflexion qui problématise le geste même de la description qui précède. De sorte qu'à la logique de découverte paradigmatique se substitue, dans cet article, une logique d'exposition rendant pertinente la succession des étapes du propos. Plus précisément, cette gestualité qui pointe ainsi la syntagmatique du traitement réservé aux données, leur *dispositio* plutôt que leur *inventio*, prend la forme d'une *discussion*.

Le basculement d'une gestualité centrée sur l'*inventio* à une gestualité centrée sur la *dispositio* se rend sensible au travers de la déixis épistémique. Celle-ci peut en effet faire l'objet d'une double lecture, soit considérant comme repère l'objet de connaissance, spatialisé dans l'architecture des paradigmes qui en organisent l'appréhension, soit considérant comme repère le sujet de connaissance, temporalisé – et temporalisant avec lui son lecteur – dans la succession des syntagmes par lesquels il communique son propos. Dans le premier cas, les marqueurs sont largement dispensables, puisque la distinction en « types » et autres catégories descriptives suffit à baliser l'objet (et les démonstratifs que l'on trouve par exemple dans des locutions comme « dans ce cas » ont une valeur anaphorique); dans le second cas, les « maintenant », « jusqu'à présent », « désormais », « arrivés à ce point », etc., invitent à synchroniser l'expérience de lecture sur l'expérience théorique et rendent pertinent le *tempo* de découverte propre à cette expérience.

## FIGURES EN DISCOURS

Disons que, présents à une certaine densité, ils servent un geste de *temporalisation*, c'est-à-dire de structuration selon un balisage temporel, qui, en l'occurrence, est subordonné à celui de discussion.

Alors que de tels marqueurs sont absents de la section 1°, ils apparaissent en introduction et en conclusion de la section 3° (« Examinons maintenant [...] », « Si maintenant, pour résumer [...] », « Négligeons maintenant [...] ») et dans la section 4° (« Nous n'avons opéré jusqu'à présent [...] », « [...] deux problèmes que maintenant il y a lieu d'aborder », « Connaissant maintenant [...] »). Quant à la section 2°, bien qu'elle soit de loin la plus brève de l'article, c'est elle qui, comme nous l'avions pressenti dès l'annonce du plan, fait dévier le geste de description bien représenté dans la section 1° vers le geste de discussion.

L'auteur évoque en effet l'hypothèse d'une poursuite sans transition de la description (« directement », c'est-à-dire sans autre médiation que la succession des catégories : « il suffirait »), mais le geste est comme arrêté par la prise en compte de données historiques qui obligent à un autre mode d'exposition, qui rend d'emblée sensible sa nature processuelle (« point de départ », voir aussi plus loin : « nous partons de »). Nous pourrions parler ici d'un geste réflexif de *réorientation*, consistant à réfléchir sur la gestualité en cours et à la suspendre pour en proposer une plus adéquate.

Cette réorientation appelle une explicitation des nouvelles contraintes épistémiques et une projection dans le nouveau *tempo* de découverte amorcé : « force nous est de prendre », « nous aurons à étudier », « nous aurons à distinguer », « nous devons », « nous n'avons pas à tenir compte » émaillent les paragraphes suivants de cette même section et constituent un geste d'*injonction*, par lequel le sujet de connaissance se voit assigner (et assigne du même coup à son lecteur) un programme de travail, sous les injonctions d'un objet qu'il a contribué lui-même à configurer ainsi. L'effet de la modalité déontique et des déictiques épistémiques est d'instaurer un sujet de connaissance et de préparer ainsi la possibilité de la *discussion*.

L'enjeu central de cette discussion apparaît dans la dernière section de l'article, et assume un caractère ouvertement dialogique, voire polémique, dont on comprend qu'il constitue en réalité le véritable nœud de l'article. Alors que cette section finale compte à peine plus de quatre pages sur la trentaine qu'en compte l'article, l'auteur semble y reprendre le problème *à neuf*, en modifiant le cadre de pensée établi jusqu'alors et en faisant apparaître les points aveugles qui avaient implicitement conditionné le parcours descriptif précédent :

*Figures de l'énonciation : les gestes discursifs du savoir*

Nous n'avons opéré jusqu'à présent qu'avec les voyelles de la langue littéraire slovène, sans nous demander quelles étaient leurs correspondances dans les parlers. Bien plus, nous nous sommes bornés à en indiquer les graphies dans la langue littéraire conformément au système de Pleteršnik, sans tenir compte de la réalité phonique qu'elles recouvrent. Ce sont là deux problèmes que maintenant il y a lieu d'aborder (p. 113-114).

Nous retrouvons dans ce passage les marques de déixis et d'injonction déjà évoquées, couplées à l'aveu d'un défaut de regard, qui appelle réparation (« n'avons opéré [...] qu'avec », « sans nous demander », « bornés », « sans tenir compte »). Le geste à l'œuvre est celui d'une *problématisation*, et il se révèle particulièrement fondamental dans l'archéologie rhétorique que nous ébauchons ici. Ce geste consiste à saper le socle épistémique où se mouvait jusqu'alors le sujet de connaissance, à déconstruire la scène, ou du moins à en éprouver la fragilité par un subit changement d'échelle. La problématisation, dans son premier mouvement, n'est pas dépourvue d'effets de dramatisation : en s'altérant, le sujet épistémique se représente au milieu du gué, pris dans une quête dont l'issue n'est pas garantie. En outre, la problématisation requalifie rétrospectivement la description qui précède : d'apparemment rectrice, elle devient régie par la discussion, puisque les modalités implicites de sa mise en œuvre se trouvent soudain questionnées.

Le « système de Pleteršnik » est replacé dans ses conditionnements sociolinguistiques et notationnels ; il est aussi ouvertement critiqué pour son manque de cohérence interne (p. 116), ce qui correspond bien à un geste de discussion porté à son pôle le plus polémique, à savoir celui où un sujet épistémique en vise un autre en tant que tel (« Pleteršnik lui-même »).

Cela dit, la problématisation peut présenter, comme ici, un pendant dialectique à son mouvement de déconstruction. Après s'être mis en déroute, le sujet épistémique se reconstruit, et avec lui son langage et son objet, de sorte que le geste de problématisation touche aux piliers mêmes de l'entreprise discursive.

Le premier effet de l'envers prospectif et positif du geste de problématisation s'assimile à une encapacitation. Il s'agit de recharger le programme épistémique, d'ouvrir un nouvel espace au discours de connaissance, à nouveau dégagé de la discussion et prêt à réamorcer une logique descriptive débrayée (p. 115).

## FIGURES EN DISCOURS

Deuxièmement, la problématisation touche nécessairement au langage même par lequel se construit et se dit la connaissance (p. 117-118). La scène ici pointée est celle de la terminologie en usage dans un champ disciplinaire (« l'on appelle »); le geste consiste à déporter potentiellement la discussion sur cette autre scène, qui rejoue sous une forme condensée l'issue de la discussion première : la substitution d'« intonation » par « variation de l'intensité » apparaît comme la conséquence terminologique du réajustement notionnel opéré dans les pages précédentes.

Enfin, troisièmement, la problématisation débouche sur une requalification des faits, en l'occurrence sur leur instrumentalisation dans une feinte induction : « Cet ensemble de faits vient confirmer la loi générale, souvent formulée par A. Meillet, d'après laquelle l'accent de hauteur n'exerce aucune influence sur le timbre des voyelles, tandis que l'accent d'intensité leur fait subir des altérations profondes » (p. 118). Ici encore, il s'agit donc de replacer le propos de l'article dans une perspective qui le dépasse, celle d'une « loi générale ». Il est d'ailleurs frappant de constater que le terme *faits*, dont on a vu plus haut combien il était lié au geste de description, réapparaît ici en clôture de l'article.

De sorte que, au final, la discussion, qui émerge par rupture d'avec la description et s'accompagne de l'instauration d'un sujet épistémique, se trouve ici reconfigurée à la faveur d'une problématisation, qui déjoue et nuance le procès de subjectivation à l'œuvre dans le passage d'une gestualité de l'*inventio* à une gestualité de la *dispositio*. À son pic, ce procès de subjectivation engage le sujet épistémique dans un *ethos* de polémiste qui contrevient aux injonctions déontologiques implicites du champ scientifique; la problématisation, dans son versant constructif, redonne à ce sujet deux garde-fous, en l'espèce un enjeu de dénomination et un enjeu de généralisation. Reste que la constitution d'un *ethos* apparaît bien, de manière générale, comme l'un des enjeux auxquels se confronte le sujet épistémique dès qu'il se déporte de la gestualité descriptive. Le troisième et dernier temps de notre parcours consistera à envisager quels gestes, outre la discussion, peuvent donner prise à cet enjeu.

### 3.4. Une élucidation

Le troisième article de notre corpus fut publié en 1958 dans le *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris* par J. André. Son titre annonce avec précision le sujet qui sera traité et contraste ainsi singulièrement avec le très vague « quelques recherches » de J. Le Gall et le très générale « L'accent slovène et le timbre des voyelles » de L. Tesnière; une

*Figures de l'énonciation : les gestes discursifs du savoir*

exigence de précision propre à un imaginaire de *scientificité* s'invite dès le titre. Il s'agira bien en effet de se confronter ici à une question spécifique, et qui de surcroît *résiste* : si l'auteur indique que le « problème de l'accent a été résolu de façon *très simple* pour les emprunts anciens résolument latinisés » (nous soulignons), vu qu'« ils ont, d'une façon générale, pris l'accent latin » (p. 138), on lit immédiatement en creux qu'il n'en va pas de même pour les emprunts plus tardifs, étant donné que « les romanistes ont signalé de fréquents changements d'accentuation dans les noms romans issus d'emprunts au grec » (p. 139) ; ces derniers ont proposé pour les termes empruntés plus récemment une explication : « l'emprunt pur et simple de l'accent grec » (p. 140). L'article s'ouvre donc sur un geste d'*exposition* par lequel l'auteur entend rendre compte, de manière synthétique et critique, à la fois du sujet, des acquis antérieurs et des problèmes qui demandent à être étudiés plus avant.

Le lecteur réalise alors rapidement que le parcours auquel il est convié se trouve dirigé par une gestualité plus centrale, celle de l'*élucidation*, que le geste liminaire d'*exposition* vient déjà inscrire dans le mouvement du texte, en introduisant les ingrédients de l'enquête qui va suivre : il s'agira de faire la lumière sur cette zone trouble du contact linguistique entre le latin et le grec et de proposer une solution satisfaisante à un problème (qui n'était alors pas même identifié comme tel). La nécessité de cette *élucidation* est mise en scène par J. André dès la fin de l'exposition et se donne les atours du hasard – « comme Th. Clausen en signalait quelques rares exemples chez Prudence [...] j'ai eu la curiosité de vérifier le fait chez les poètes latins chrétiens » (p. 140 ; nous aurons l'occasion de revenir plus loin sur la construction de l'*ethos* afférente). L'« examen des faits » les lui ayant montrés « plus complexes et susceptibles d'une explication différente » (*Ibid.*), un examen approfondi s'avérait nécessaire<sup>12</sup>.

Seconde trace de l'imaginaire scientifique qui traverse cette contribution, l'auteur entend donner à cet examen la forme d'une « démonstration » (p. 140). Nous disons bien *forme* et pas *geste*, non que l'une ne puisse résulter de l'autre, mais parce que l'exposé proposé par J. André, tout en empruntant aux principes et à certaines composantes de la démonstration, procède d'un geste plus complexe que celui qui viserait « simplement » à établir une vérité (en l'occurrence, l'explication d'un phénomène linguistique) à partir d'un raisonnement déductif. C'est ce que nous entendons montrer.

<sup>12</sup> On retrouve ici sous une autre forme l'*injonction* des données évoquées plus haut, voir §3.3.

## FIGURES EN DISCOURS

Cette démonstration, affichée et revendiquée, ne s'en n'accompagne pas moins d'une série de gestes – pour la plupart déjà évoqués plus haut – qui donnent corps à l'ambition d'une logique démonstrative : une attention portée d'abord à la *structuration* du propos, ensuite à la *description*, visant la systématité et l'exhaustivité dans le catalogage des « faits » (p. 142-150), enfin à la *falsification*, consistant à déconstruire les explications antérieures.

La partie conclusive (p. 158-160) vient cependant miner cette apparence de « démonstration ». En effet, si les réfutations qui précèdent permettent d'établir négativement que « [l]e maintien du timbre [es]t exclu, [et que] seul l'accent peut donner l'explication du phénomène » (p. 156), rien dans ce qui précède n'annonce explicitement le *dens ex machina* apportant avec lui l'explication nouvelle :

Tous les auteurs d'articles cités ci-dessus parlent de conformité de l'accent latin à l'accent grec, comme si ce dernier était, à l'époque des faits considérés, de même nature qu'à l'époque classique (où il n'a d'ailleurs joué aucun rôle dans les emprunts), et comme s'il ne subissait pas aux premiers siècles de notre ère une terrible transformation qui pèse sur tout le mot. Un accent de durée s'ajoute alors en effet à l'ancien accent de hauteur et favorise l'isochronie (p. 156).

Similairement à ce que nous avons observé chez L. Tesnière, nous retrouvons – en conclusion – un geste dramatisé (« tous », « terrible transformation ») de *problématisation* : ce dernier apporte une nouvelle dimension à la question en anéantissant l'univers de croyance, le socle épistémique (« comme si... », « et comme si... ») sur lequel reposaient les hypothèses antérieures. Ainsi ce dernier geste éclaire-t-il à rebours la gestualité sous-tendant le *logos* de l'article dans son ensemble : celle d'une *élucidation*. Outre le fait que la conclusion ne découle pas des prémisses (comme le voudrait une démonstration en bonne et due forme), mais nécessite un changement de perspective, plusieurs indices viennent conforter cette lecture du geste énonciatif directeur de l'article.

Tout d'abord, comme dans tout bon roman policier, l'auteur a veillé à émailler son texte d'indices – annonçant tout ou partie de la solution. Ainsi, dans sa description des « altérations anormales » qui sont « sans rapport avec l'accent du mot atteint », J. André, après avoir mentionné quatre premiers types d'explications, introduit le cinquième avec une emphase certaine : « [d]'une toute autre importance est le

*Figures de l'énonciation : les gestes discursifs du savoir*

passage de  $\alpha$  à  $\epsilon$  [...] » (p. 149). À la lecture des conclusions de l'article, l'« importance » de cette altération apparaît évidemment au grand jour (p. 158).

L'insistance sur la maîtrise du grec par les poètes latins chrétiens, en particulier du grec contemporain, prend également tout son sens. C'est arrivé aux conclusions que l'on comprend pleinement l'objet de certaines remarques (a priori insignifiantes et pouvant être interprétées, dans un premier mouvement, comme procédant de pures *digressions*; voir 3.2.).

Mais surtout, ce geste directeur d'*élucidation* va de pair avec l'*ethos* d'*enquêteur*, ou plus justement de *chercheur*, que le sujet épistémique entend se construire tout au long de la contribution. Cet *ethos* repose sur plusieurs dimensions complémentaires. Mentionnons (sous réserve d'inventaire) la « curiosité » (p. 140) qui pousse le chercheur à agir et le guide sur le chemin de la « découverte » (e.g. « ce ne sont plus deux ou trois termes, mais une soixantaine, que j'ai découverts, bien attestés et souvent sur plusieurs siècles », p. 140). Deuxièmement, le chercheur doit faire montre d'une capacité de jugement, d'une clairvoyance dans l'enquête, qui lui permette de distinguer le vrai du faux; celle-ci se lit derrière les gestes renouvelés d'*encapacitation* (qu'il convient de reconnaître dans la critique, volontiers axiologisée, des pairs : l'amélioration de la connaissance semble devoir passer par une dépréciation des travaux antérieurs). Enfin, le chercheur, fût-il linguiste, doit être un *scientifique* à part entière. L'ensemble des marques de scientificité relevés ci-dessus (tant au niveau gestuel que formel) participent de cette dimension et les gloses méthodologiques du type « pour éviter tout risque d'erreur rendant l'interprétation caduque » (p. 141) en sont des témoignages évidents.

En somme, l'archéologie rhétorique de ce troisième article montre que le geste d'*élucidation* implique une *inventio* sans faille – que donne à voir la description systématique et exhaustive des altérations accentuelles entre le grec et le latin – et une *dispositio* habile : celle-ci doit permettre de ménager un certain suspense dans l'argumentation scientifique (notamment à travers les cycles hypothèse-falsification) et mener à une résolution inattendue, grâce à l'apport d'un élément conduisant à une *problématisation* renouvelée. Les deux pôles de la rhétorique précédant l'*elocutio* sont donc mobilisés à un degré significativement élevé dans l'élaboration de ce type de discours scientifique, et cela n'est pas sans effet sur l'*ethos* dont se nimbe le sujet épistémique : le problème à élucider requiert toutes les qualités d'un chercheur, non seulement en termes de curiosité et de capacité de jugement, mais encore en termes

## FIGURES EN DISCOURS

de maîtrise et d'adhésion aux normes de l'*elocutio* scientifique. C'est, semble-t-il, le prix de la crédibilité, qui paraît parfaitement s'accommoder de la polémique *ad hominem* pour autant qu'elle soit (un tant soit peu) référencée.

## Conclusions

Dans cette contribution, nous avons proposé de déplacer l'analyse des figures de la sphère de l'énoncé (aboutissement de l'*elocutio* ou *lexis*) – où elles sont généralement décrites – à celle de l'énonciation. Parce qu'elle est action, l'énonciation implique en effet une forme de figuration que nous suggérons d'analyser comme une *gestualité* dont on peut observer les *traces* dans l'énoncé. Appliquée à la science, cette rhétorique impose de prendre au sérieux le projet épistémique de l'auteur afin de comprendre les gestes qui ont guidé le *déploiement du discours* et en sont, par conséquent, constitutifs. Ce n'est qu'à ce prix que l'interprète peut dégager dans les textes scientifiques, à des fins historiques et épistémologiques, une *intentionnalité*, à laquelle il n'est d'ailleurs pas tenu. On a vu ainsi, en particulier avec la « démonstration » affirmée par J. André, que l'énonciateur nomme parfois le geste discursif dirigeant son texte, manière de parier sur sa réception, sans que cette réflexivité coïncide nécessairement avec l'analyse rhétorique qui en est faite.

### a) Vers une caractérisation des gestes

À partir des analyses proposées (3.2-4), on peut dégager quelques caractéristiques communes aux gestes discursifs dans l'article de linguistique en revue, sans chercher – à ce stade – à typologiser les différentes formes de gestualités observées.

Tout d'abord, les gestes ne sont pas nettement circonscriptibles ou localisables dans l'énoncé : relevant de l'énonciation, ils n'y laissent que des traces plus ou moins explicites et il s'agit de procéder à une analyse rhétorique permettant de reconstruire le dess(e)in du discours, son déploiement énonciatif.

Corollairement, la syntaxe des gestes est une syntaxe de l'entrelacement. Les discours sont sous-tendus par de grands gestes directeurs – telles la description (3.2.), la discussion (3.3.), l'élucidation (3.4.) –, mais ces derniers n'en appellent pas moins d'autres gestes qui participent à l'avènement de l'énoncé. Dans un même texte, une même section, une

*Figures de l'énonciation : les gestes discursifs du savoir*

même proposition, voire dans une même expression, on pourra trouver les traces, co-occurentes, de gestes variés (en fonction de l'échelle que l'on entendra privilégier) qui fondent et structurent le *logos*.

Cela nous conduit à dégager une troisième caractéristique de la gestualité. Parmi les étapes préalables à la mise en mots, certains gestes semblent relever d'une logique de découverte et de recensement propre à l'*inventio* (c'est le cas de la *description*, notamment en 3.2. avec le catalogage de phénomènes accentuels), certains paraissent relever plutôt de l'agencement syntagmatique, de la structuration du discours, caractéristique de la *dispositio* (comme la *discussion* en 3.3. où il s'agissait de faire émerger une meilleure description grâce à une syntagmatique discursive téléologique), d'autres, enfin, recourent manifestement à ces deux dimensions de manière conjointe (comme l'*élucidation*, en 3.4. où l'énonciateur a combiné les deux domaines, en épuisant les possibilités heuristiques et en structurant son discours à la manière d'une enquête). L'*inventio* et la *dispositio* sont ainsi envisagées comme des continuums se combinant (plutôt qu'ils se succèdent) de manière à rendre justice à la complexité des gestes constitutifs du discours.

*b) Les effets de la gestualité : de l'ethos au pathos*

Nous avons essentiellement cherché à décrire la manière dont les gestes construisent le discours rationnel du linguiste, son *logos*. Toutefois, d'étude de cas en étude de cas, nous avons parallèlement noté les effets d'*ethos*, de plus en plus massifs, qui découlent de ces gestes : en construisant l'énonciation, les gestes modèlent la figure de l'énonciateur.

Ainsi, la *concession* et l'*exhibition technique* du premier article participent-elles très directement au façonnement d'un *ethos d'expert*. Dans le second article, cet aspect est second : les gestes répétés d'*encapacitation*, de *soumission* aux données et la *problématisation* finale contribuent à faire émerger la figure d'un *savant* à l'éthique irréprochable et à l'ingéniosité certaine. Cette dimension est encore accentuée dans l'*ethos de chercheur* qui découle du geste d'*élucidation* : il nécessite curiosité, rigueur, capacité de jugement, mais – peut-être plus encore – une sagacité qui permette de faire la lumière sur une question qui résiste. On observe donc que, loin de se limiter aux enjeux de connaissance d'un discours rationnel, l'un des points de fuite du discours du linguiste paraît bien résider dans la constitution d'un *ethos* spécifique.

## FIGURES EN DISCOURS

En outre, la *dispositio* des deux derniers articles (qui impliquent, chacun à leur manière, un chamboulement final du socle épistémique) pointe vers une autre dimension que nous avons jusqu'ici éludée, celle de la construction de l'énonciataire – qu'implique logiquement toute énonciation. À côté des effets d'*ethos*, les effets de *pathos* sont aisément lisibles derrière la gestualité énonciative. Ainsi, la *temporalisation* et la *réorientation* du discours dans le second article de notre corpus, le cycle des *falsifications* et la résolution finale dans le troisième contribuent à une *dramatisation* du propos propre à maintenir le lecteur en haleine. Dans le même ordre d'idées, les citations et allusions critiques ainsi que les polémiques entre pairs contribuent à exciter les passions du lecteur et renvoient directement aux enjeux de communautarisation.

c) *Gestes et imaginaires du savoir*

Notre étude des gestes contribue peut-être enfin à montrer que les discours de savoir peuvent reposer sur des imaginaires variés, qui paraissent s'infléchir toujours plus vers la *scientificité*. Partant, il est clair qu'elle questionne, en les mettant en perspective, les pratiques actuelles d'écriture scientifique, en linguistique comme ailleurs. Les canevas rédactionnels de plus en plus souvent imposés, soit de manière directe et explicite par les institutions (des commissions d'évaluation aux comités éditoriaux) soit de manière indirecte et implicite par la collectivité des chercheurs dépendant de ces institutions, limitent fortement le choix et l'appropriation de gestes discursifs entendus comme des mouvements propres à la pensée et au discours d'un sujet. Un canevas tel que « objectif de la recherche – état de la question – présentation du corpus – mise au point méthodologique – analyses – conclusions et ouvertures » impose un énonciateur collectivisé et désobjectivé qui infléchit la pratique du savoir. Qu'y gagne-t-on? Notre parcours indique en tout cas ce que l'on y a perdu.

LTTR 13

Université de Liège (Belgique) / FRS-FNRS

## Références bibliographiques

- Adam J.-M. (1990), *Éléments de linguistique textuelle*, Liège, Mardaga.
- Adam J.-M. (1992), *Les Textes : types et prototypes. Récit, description, argumentation, explication et dialogue*, Paris, Nathan.
- Amossy R. (2000), *L'Argumentation dans le discours*, Paris, Nathan Université.
- Aristote (1973), *Rhétorique*, t. 3, Paris, Les Belles Lettres.

*Figures de l'énonciation : les gestes discursifs du savoir*

- Aubral Fr., Chateau D. (dir.) (1999), *Figure, figural*, Montréal-Paris, L'Harmattan.
- Auerbach E. (1993), *Figura*, Paris, Belin.
- Baroni R. (2007), *La Tension narrative*, Paris, Seuil.
- Barthes R. (2002 [1977]), *Fragments d'un discours amoureux*, in *Œuvres complètes*, t. 5, Paris, Seuil.
- Berthelot J.-M. (1996), *Les Vertus de l'incertitude*, Paris, PUF.
- Bordron J.-Fr. (1991), « Les objets en parties (esquisse d'ontologie matérielle) », *Langages*, n° 103, pp. 51-65.
- Bonhomme M. (2005), *Pragmatique des figures du discours*, Paris, Honoré Champion.
- Cavaillès J. (1938), *Méthode axiomatique et formalisme*, Paris, Hermann.
- Coulon É. (2004), *Rendez-vous avec la connaissance*, Paris, Le Manuscrit.
- Genette G. (1972), *Figures III*, Paris, Seuil.
- Gervais B., Lemieux A. (dir.), *Perspectives croisées sur la figure : à la rencontre du lisible et du visible*, Montréal, Presses de l'Université du Québec.
- Groupe  $\mu$  (1970), *Rhétorique générale*, Paris, Larousse.
- Guérin Ph. (2001), « *Spetiosum simulacrum...* : Le commentaire ficinien du *Banquet* de Platon », in Cossuta F. et Narcy M. (dir.), *La Forme dialogue chez Platon : évolution et réception*, Grenoble, Jérôme Millon, pp. 257-291.
- Jauss H.-R. (1978), *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard.
- Jolles A. (1972 [1930]), *Formes simples*, Paris, Seuil.
- Lyotard J.-Fr. (1971), *Discours, figure*, Paris, Klincksieck.
- Maia T. (2014), « L'art avant l'art », in Maia T. et Fangeaux Ph. (dir.), *Le Geste de l'art. O gesto do arte*, Faculdade de Belas-Artes da Universidade de Lisboa, École supérieure d'art des Pyrénées, pp. 75-98.
- Maingueneau D. (1991), *L'Analyse du discours : introduction aux lectures de l'archive*, Paris, Hachette.
- Maingueneau D. (1993), *Le Contexte de l'œuvre littéraire : énonciation, écrivain, société*, Paris, Dunod.
- Molinié G. (1997 [1992]), *Dictionnaire de rhétorique*, Paris, Librairie générale française.
- Nef Fr. (1980), « Note pour une pragmatique textuelle. Macro-actes et dérivation indirecte », *Communications*, n° 32, pp. 183-189.
- Normand Cl. (2006), *Allegro ma non troppo : invitation à la linguistique*, Paris, Ophrys.
- Perelman Ch., Olbrechts-Tyteca L. (1988 [1958]), *Traité de l'argumentation*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles.
- Peytard J., Moirand S. (1992), *Discours et enseignement du français : les lieux d'une rencontre*, Paris, Hachette.

FIGURES EN DISCOURS

- Piché D., Laffleur Cl. (1999), *La Condamnation parisienne de 1277*, Paris, Vrin.
- Puglia E. (2014), « Verso un'archeologia tematica : lo sguardo delle cose », *Between*, vol. 4, n° 7, disponible sur : <http://ojs.unica.it/index.php/between/article/view/1118>.
- Rabatel A. (2008), « Figures et points de vue en confrontation », *Langue française*, n° 160, pp. 3-17.
- Rastier Fr. (1997), « Les fondations de la sémiotique et le problème du texte. Questions sur les *Prolegomènes à une théorie du langage* de Louis Hjelmslev », in Zinna A. (dir.), *Hjelmslev aujourd'hui*, Turnhout, Brepols, pp. 141-164.
- Ricœur P. (1975), *La Métaphore vive*, Paris, Seuil.
- Rinck F. (2010), « L'analyse linguistique des enjeux de connaissance dans le discours scientifique : un état des lieux », *Revue d'Anthropologie des Connaissances*, vol. 4, n° 3, pp. 427-450.
- Rousselot J.-P. (1897-1901), *Principes de phonétique expérimentale*, t. 1, Paris-Leipzig, Welter.
- Sauvanet P. (1998), « Imitation et figuration dans la *Poétique* d'Aristote », in Sauvagnargues A. (dir.), *Art et philosophie*, Paris, ENS éditions, pp. 45-56.
- Schiaritti F. (2013), « Conversation d'Ancien Régime : représenter la sociabilité des Lumières après 1789 », in Cossic-Péricarpin A. et Dachez H. (dir.), *La Sociabilité en France et en Grande-Bretagne au siècle des Lumières : l'émergence d'un nouveau modèle de société*, t. 2, Paris, Le Manuscrit, pp. 159-178.
- Tutin A., Grossman Fr. (dir.) (2014), *L'Écrit scientifique : du lexique au discours. Autour de scientext*, Rennes, PUR.
- Van Dijk T. (1977), *Text and context : Explorations in the semantics and pragmatics of discourse*, Londres, Longman.
- Zangara A. (2007), *Voir l'histoire : théories anciennes du récit historique, II<sup>e</sup> siècle avant J.-C. - II<sup>e</sup> siècle après J.-C.*, Paris, Éditions de l'EHESS-Vrin.
- Zilberberg Cl. (2010), *Chemineurs du poème. Baudelaire, Rimbaud, Valéry, Jouve*, Limoges, Lambert-Lucas.

## Table des matières

---

Introduction .....	5
<i>Geneviève Salvan</i>	
<b>Première partie :</b> <b>Les conditions discursives de la figuralité</b>	<b>17</b>
Apostrophe et Scène rhétorique .....	19
<i>Dominique Maingueneau</i>	
Figures du mouvement fictif et opacité dans les textes narratifs.....	35
<i>Denis Apothéloz</i>	
Modalisation et figures d'énonciation .....	55
<i>Robert Vion</i>	
Métonymie et synecdoque : une frontière à retracer .....	75
<i>Michele Prandi</i>	
Figures de l'énonciation : les gestes discursifs du savoir.....	93
<i>LTR 13</i>	
Involution, Évolution, Révolution : des rapports ambigus de la rhétorique et de la grammaire au XIX <sup>e</sup> siècle .....	117
<i>Jacques-Philippe Saint-Gerand</i>	

FIGURES EN DISCOURS

**Deuxième partie :**  
**La promotion discursive des figures** 133

Ce qu'ironiser veut dire... De l'usage métadiscursif  
des termes *ironie, ironiser, ironique(ment)*  
dans le texte théâtral et dans le texte journalistique ..... 135

*Élodie Baklouti et Jacques Bres*

Étude sémantico-rhétorique de « Pasteurs et  
troupeaux » (Victor Hugo, *Les Contemplations*) –  
esthétique et pragmatique ..... 159

*Michel Ballabriga*

La répétition dans le discours juridique : instrument  
du contrôle des risques d'ambiguïté référentielle ..... 181

*Marta Sobieszewska*

Deux figures en discours : l'*ellipse* et l'*ironie* ou  
comment dire la douleur des camps ..... 195

*Pascaline Lefort*

Les figures comme formes stylisantes : réflexivité  
énonciative et requalification du discours ..... 217

*Anna Jaubert*

**Troisième partie :**  
**La fonctionnalité des figures** 233

Stéréotypie et argumentation  
dans les proverbes métaphoriques ..... 235

*Marc Bonhomme*

L'insulte comme figure de style méprisante : l'exemple de  
l'antonomase « Nom Propre + *en jupon(s)* » ..... 255

*Laurence Rosier*

*Table des matières*

Construction de discours sur la sécurité :  
effets de dramatisation et figures en discours.....271

*Claudine Moïse*

Les effets pragmatiques des figures :  
le cas des *Contemplations* de Victor Hugo .....291

*Amir Biglari*

Métaphorisation iconique publicitaire :  
mécanique générative transformationnelle.....315

*Dan Dobre*



# AUCŒUR DESTEXTES

L'objectif de cet ouvrage est de réévaluer les liens entre les figures et les discours où elles apparaissent, pour dégager non seulement l'influence des figures sur les discours (qu'on peut mesurer en termes interprétatifs, argumentatifs, et plus généralement pragmatiques), mais aussi l'impact des discours sur l'émergence éventuelle de nouvelles figures, non répertoriées par la tradition rhétorique. Ce faisant, des évidences partagées sur les figures sont réinterrogées, qu'elles concernent l'identification de telle configuration comme figurale, ou des distinctions reconduites mais jamais totalement précisées.

Réunissant seize études de spécialistes de rhétorique, de sémantique, de pragmatique, de sémiotique et de sociolinguistique, l'ouvrage porte sur des corpus variés (discours littéraire, politique, juridique, médiatique, récits de témoignage et imagerie publicitaire). Il est organisé en trois parties : la première s'intéresse aux conditions discursives de la figuralité de certaines formes linguistiques, la deuxième à la valorisation réciproque des figures et des discours et la troisième à l'impact discursif des figures.

---

**Amir Biglari** est Chercheur associé à l'Équipe d'accueil « Sens, Texte, Informatique, Histoire » de l'Université Paris-Sorbonne. Il a été responsable scientifique de plusieurs ouvrages comme *Regards croisés sur la mémoire* (Limoges, Pulim, 2010), *Regards croisés sur l'identité et l'altérité (et al.,* Limoges, Pulim, 2011), *Les Risques du discours* (Limoges, Lambert-Lucas, 2013), *Entretiens sémiotiques* (Limoges, Lambert-Lucas, 2014), *Transformer le monde par le langage* (Paris, L'Harmattan, 2014), *Valeurs. Aux fondements de la sémiotique* (Paris, L'Harmattan, 2015).

**Geneviève Salvan** est Professeure de Langue française et stylistique à l'Université Nice Sophia Antipolis et chercheure à BCL (CNRS UMR 7320). Elle travaille en linguistique de l'énonciation et en stylistique pragmatique. Auteure de nombreux articles sur les figures, elle s'intéresse en particulier aux dimensions énonciatives et pragmatiques de celles-ci. Elle a récemment dirigé le numéro « Figures et contexte(s) » de la revue *Le Discours et la langue* (2013), et a coordonné avec L. Gaudin-Bordes le numéro de la revue *Pratiques*, « Étudier les figures en contexte : quels enjeux ? » (2015).

www.editions-academia.be  
ISBN : 978-2-8061-0267-6

**33,50€**

